



HAL
open science

Lentus Arar Rhodanusque ferox, ou les avatars d'une géographie fluviale

J.-C. Decourt

► **To cite this version:**

J.-C. Decourt. Lentus Arar Rhodanusque ferox, ou les avatars d'une géographie fluviale. Bonnafé; Decourt; Helly. L'Espace et ses représentations, 32, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, pp.754-757, 2002, Travaux de la Maison de l'Orient. halshs-00010288

HAL Id: halshs-00010288

<https://shs.hal.science/halshs-00010288>

Submitted on 16 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LENTUS ARAR RHODANUSQUE FEROX OU LES AVATARS D'UNE GÉOGRAPHIE FLUVIALE

Jean-Claude DECOURT, Gérard LUCAS

RÉSUMÉ

Les attestations les plus anciennes de la Saône et du Rhône n'associent pas les deux cours d'eau ; c'est seulement avec César que se crée le couple fluvial Saône-Rhône, qui apparaîtra fréquemment dans la littérature postérieure sous forme antithétique, le Rhône avec son impétuosité et son abondance, la Saône avec son calme. La conquête romaine améliore considérablement la reconnaissance du cours des fleuves d'Europe occidentale, de leurs sources à leurs embouchures. Cependant, on note une dégénérescence des représentations de ces cours dans des ouvrages tardifs, en particulier dans la Cosmographie de Julius Honorius, au 5^e s. de notre ère, qui présente une géographie fluviale surprenante à laquelle on peut apporter deux explications : ce qui est décrit correspond moins au cours d'un fleuve qu'à une route commerciale, mais aussi resurgit une géographie mythique beaucoup plus ancienne, inspirée particulièrement d'Apollonios de Rhodes, qui privilégie cependant un axe fluvial nord-sud, Rhin-Saône-Rhône, héritage de l'empire.

À l'occasion de la préparation de notre recueil de *testimonia* grecs et latins sur Lyon ¹, nous avons évidemment rencontré bon nombre de textes latins, souvent tardifs, qui décrivaient ou simplement mentionnaient le Rhône et la Saône ². Ces textes n'ont, pour bon nombre d'entre eux, jamais été traduits en français, et nous avons très vite compris, à tenter de le faire pour quelques-uns d'entre eux, que ce n'était peut-être pas un hasard, tant la géographie fluviale qui y est présentée paraît étrange. Par ailleurs, l'intérêt que nous portons aux fleuves et aux rivières de notre terrain de prédilection, la Thessalie, que B. Helly évoque ici même, et la rencontre avec un géomorphologue, J.-P. Bravard, qui s'intéresse sans doute plus au Rhône qu'au Pénée, même s'il nous a accompagnés en ces terres pour lui lointaines, nous a conduits tout naturellement à la constitution d'un corpus de *testimonia* sur le Rhône et la Saône, à propos duquel nous voudrions présenter quelques remarques.

La répartition chronologique de ces *testimonia* nous a en quelque sorte imposé notre plan : avant et après la conquête romaine de la Gaule transalpine. Ce que nous pourrions mettre en lumière des idées que se faisaient les Anciens sur la géographie fluviale de la région nous conduira, *in fine*, à élargir notre propos en esquissant – mais en esquissant seulement – un tableau général de l'hydrographie des fleuves de la Gaule*.

* Sauf exceptions, les mentions des éditeurs des textes anciens, grecs ou latins, cités ci-après, sont renvoyées dans l'annexe.

1. J.-C. Decourt, G. Lucas, 1993, *Lyon dans les textes grecs et latins*, TMO 23, Lyon.
2. Ces textes tardifs sont, pour la plupart, publiés par A. Riese, 1878 (réimpr. Hildesheim 1964), *Geographi Latini Minores*. Il n'existe pas, même pour le plus important d'entre eux, celui de Julius Honorius (*cf. infra*), de texte établi selon les normes actuelles d'édition.

Lentus Arar Rhodanusque ferox

Avant la conquête de la Gaule

Si la Saône ne paraît pas attestée par les sources littéraires grecques et latines antérieures à la conquête romaine, le Rhône, ce qui est peut-être plus surprenant, l'est très peu, ce qui ne signifie pas, bien entendu, que l'existence de l'un et de l'autre ait été ignorée des Grecs et des Romains³. Il faut en effet nuancer.

Pour le Rhône, le témoignage le plus ancien, indirect toutefois, se lit peut-être dans le poème d'Aviénus, *Ora Maritima*, qui décrit longuement le cours du fleuve aux vers 625-710⁴. Aviénus (4^e siècle ap. J.-C.) déclare s'inspirer d'Hécatée de Milet (ca 500 av. J.-C.), d'Hellanikos de Lesbos (seconde moitié du 5^e siècle av. J.-C.) et d'autres géographes grecs dont il donne une liste⁵ ; à plusieurs reprises au cours du poème, il se réfère aussi au périple du Carthaginois Himilcon (première moitié du 5^e siècle av. J.-C.). Toutefois, il paraît peu probable que l'ensemble de la description du cours du Rhône provienne d'une unique source très ancienne. Que l'évocation du delta du Rhône remonte à des auteurs bien antérieurs est admissible. Mais la description est très détaillée, en particulier pour les sources et le cours supérieur du fleuve, dont la première mention assurée et connue de nous remonte à Polybe (d'après les *testimonia* qui nous sont parvenus). On peut ainsi se demander si une connaissance approfondie de ces régions éloignées et situées aux confins du monde, dans les montagnes, existait chez les auteurs les plus anciens ; Aviénus doit s'appuyer, dans sa description, certainement aussi sur des ouvrages plus tardifs, de la fin du 2^e ou du début du 1^{er} siècle av. J.-C.⁶

Le Rhône est évoqué par Eschyle⁷, Aristote⁸, Timée de Tauroménium (4^e-3^e siècle av. J.-C.)⁹, Apollonios de Rhodes (3^e siècle av. J.-C.)¹⁰ et Artémidore d'Éphèse (ca 100 av. J.-C.)¹¹ à propos du nombre des bras de son delta dont Polybe aussi, selon Strabon, discute dans un passage perdu. Polybe, encore, raconte longuement le passage du Rhône par les troupes d'Hannibal¹², et donne quelques

-
3. Sur l'opposition entre Grecs et Latins pour tout ce qui concerne la littérature proprement géographique avant la première moitié du 1^{er} siècle av. J.-C., voir C. Nicolet, 1988, *L'inventaire du Monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, p. 83-84 ; dans bien des domaines, en revanche, la fin du 2^e siècle av. J.-C. voit l'apparition de ce que Nicolet appelle « une κοινή culturelle ».
 4. Le passage se décompose ainsi : v. 625-673, les Alpes et les sources du Rhône ; v. 674-689, le cours du fleuve jusqu'à Théligné/Arles ; v. 690-710, le delta et Massalia.
 5. Aviénus énumère ses sources aux vers 41-50.
 6. Sans entrer dans une discussion détaillée sur les sources d'Aviénus, il faut simplement rappeler ici que la question a fait couler beaucoup d'encre. Certains spécialistes admettent que son livre est, au moins pour partie, la traduction latine et l'adaptation d'un ouvrage grec bien antérieur, un *Périple* à présent disparu, écrit par un Massaliote qui aurait décrit la côte depuis Tartessos jusqu'à Marseille. Ce *Périple* daterait d'environ 500 av. J.-C. et il aurait été utilisé par le massaliote Pythéas dans son *Océan* (Περὶ Ὠκεανοῦ, ca 325 av. J.-C.). Aviénus l'aurait connu par l'intermédiaire du Pseudo-Scymnus (2^e siècle av. J.-C.). Mais cette thèse d'un *Périple* massaliote, purement hypothétique, est loin de faire l'unanimité. Pour un état de la question, cf. A. Berthelot éd., 1934, *Festus Aviénus, Ora maritima*, Paris ; M. Clavel, 1970, *Béziers et son territoire dans l'antiquité*, Paris, p. 56-59 (avec renvoi à la synthèse récente de M. Almagro et A. Garcia y Bellido, in R. Menendez-Pidal, *Historia de España*, I, 2, 2^e éd. p. 540-550) ; G. Barrauol, 1972 (1973), « Les Élisyques et leur capitale Naro / Narbo », dans *Narbonne : Archéologie et Histoire*, Colloque à l'occasion du XLV^e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Narbonne, p. 49 ; P.-M. Duval, 1976, *Les sources de l'histoire de France, La Gaule jusqu'au milieu du 5^e siècle*, Paris, II, p. 593-596 ; D. Ugolini, C. Olive, 1987, « Béziers et les côtes languedociennes dans l'*Ora maritima* d'Aviénus », *RAN* 20, p. 144-154.
 7. Eschyle, *Héliades*, frgts n° 73-73a, p. 189.
 8. Aristote, *Météorologiques*, 351a.
 9. Cité par Strabon, *Géographie*, IV, 1, 8.
 10. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 627-634. Nous aurons l'occasion d'y revenir.
 11. Cité par Strabon, *Géographie*, IV, 1, 8.
 12. Polybe, *Histoire*, III, 41-49 (47 pour les sources).

renseignements sur le cours du fleuve, en particulier sur sa source et sur la Crau. Dans aucun de ces passages il n'est fait mention de la Saône ou allusion à elle.

C'est avec César que le couple Saône-Rhône apparaît : le Rhône, quant à lui, est cité plusieurs fois dans la *Guerre des Gaules*, et il est présenté comme la frontière entre la *Provincia* et la *Gallia Comata*¹³, ce qui ne sera plus le cas dans les textes postérieurs.

Le seul texte qui suggérerait que la Saône était de fait connue par les géographes avant le 1^{er} siècle av. J.-C. pose des problèmes de datation et d'identité de l'auteur, et c'est, paradoxalement, le plus long de tous ceux que nous possédons sur cette rivière ! Le chapitre 6 du *Περὶ ποταμῶν καὶ ὄρων ἐπωνυμίας καὶ τῶν ἐν αὐτοῖς εὕρισκομένων*, ouvrage connu sous le nom latin abrégé de *De Fluviiis*, est consacré à la Saône. L'attribution de cet opuscule à Plutarque n'est plus admise depuis longtemps, mais l'on peut affirmer que l'auteur, aujourd'hui anonyme, vivait sous Trajan ou Hadrien. Le Pseudo-Plutarque, donc, s'appuie sur deux autorités, Callisthène de Sybaris (dont on ne sait rien hors cette mention¹⁴) et Timagène le Syrien ou l'Alexandrin (lequel est peut-être à identifier avec un historien de l'époque d'Auguste). D'après l'auteur, dont l'ouvrage a pour but d'expliquer par la légende la métonomiasie de vingt-cinq fleuves ou montagnes célèbres, le nom originel de la Saône aurait été Brigoulos, changé en Arar à la suite de l'aventure suivante¹⁵ :

Ἄραρ ποταμός ἐστὶ τῆς Κελτικῆς, τὴν προσηγορίαν εἰληφώς παρὰ τὸ ἡμιόσθαι τῷ Ῥοδανῶ· καταφέρεται γὰρ εἰς τοῦτον, κατὰ τὴν χώραν τῶν Ἀλλοβρόγων. Ἐκαλεῖτο δὲ πρότερον Βρίγουλος, μετωνομάσθη δὲ δι' αἰτίαν τοιαύτην. Ἄραρ κνηγεσίας χάριν εἰς ὕλην προχωρήσας, καὶ εὐρών τὸν ἀδελφὸν Κελτίβηρον ὑπὸ θηρίων ἀνηλωμένον, διὰ λύπης ὑπερβολὴν ἑαυτὸν καιρίως πλήξας ἔβαλεν εἰς τὸν ποταμὸν Βρίγουλον, ὃς ἀπ' αὐτοῦ μετωνομάσθη Ἄραρ.

« L'Arar est un cours d'eau de la Gaule celtique, ainsi nommé jusqu'à sa réunion avec le Rhône. En effet, il s'y jette au voisinage du territoire des Allobroges. Précédemment, on l'appelait Brigoulos ; voici pourquoi il a changé de nom. Un dénommé Arar s'était avancé dans une forêt pour chasser et y avait trouvé son frère Celtibères tué par les bêtes sauvages. Éperdu de chagrin, il se porta un coup mortel et se jeta dans le Brigoulos qui prit à partir de ce moment-là le nom d'Arar¹⁶. »

Faut-il admettre chez le Pseudo-Plutarque l'existence d'une source ancienne qui aurait transmis le nom Brigoulos, ou ce nom est-il pure invention de l'auteur¹⁷ ? Il n'y a pas de réponse véritablement assurée, et nous ne disposons que d'un indice bien ténu. Le nom Brigoulos, en effet, renvoie à une racine celtique *brig-*, qui signifie *élevé*. Mais la présence de cette racine dans l'hydronyme ne constitue malheureusement pas une preuve absolue ; si l'on se reporte aux autres fleuves dont la métonomiasie est exposée par le Pseudo-Plutarque, en effet, on constate que les appellations originelles proposées ne peuvent être, bien souvent, que des créations de l'auteur, à partir de noms empruntés, pour l'essentiel, à la mythologie.

13. César, *Guerre des Gaules*, I, 1, pour la première occurrence du mot ; sur la notion de frontière liée au Rhône, voir M. Rambaud, 1974, « L'espace dans le récit césarien », *Caesarodunum* 9 bis, p. 115.

14. Rappelons que Sybaris fut détruite en 510 av. J.-C.

15. F. Jacoby, *FGH*, II A, p. 322-323. Sur l'ensemble du chapitre consacré à la Saône, voir J.-C. Decourt, G. Lucas, 1993, *Lyon*, n° 31.

16. Si l'on compare le texte consacré à l'Arar à ceux qui expliquent la métonomiasie des autres fleuves, on constate que tous ces textes sont bâtis sur le même modèle : justification de la métonomiasie par une légende où un héros local se jette dans le fleuve et meurt ; curiosités de la région – en général, une pierre ou une plante ; ce même modèle est à nouveau employé pour expliquer le nom d'une hauteur située à proximité du fleuve (dans le cas de l'Arar, il s'agit de l' ὄρος Λούγδουνος καλούμενον (cf. J.-C. Decourt, G. Lucas, 1993, *Lyon*, p. 68-69).

17. Tout comme la légende de la fondation de Lugdunum, qui est très clairement un décalque de celle de Rome et pose Lugdunum comme un « miroir de Rome dans les Gaules », pour reprendre la formule d'A. Audin.

En fait la plus ancienne mention de la Saône, sous le nom d'Arar¹⁸, que l'on peut, de plus, dater avec certitude, se lit au début du *Bellum Gallicum*, dans une courte phrase vouée à une grande postérité, car elle est, dirons-nous, à la source d'un *topos* littéraire :

*Flumen est Arar, quod per fines Haeduarum et Sequanorum in Rhodanum influit, incredibili lenitate, ita ut oculis in utram partem fluat iudicari non possit*¹⁹.

« Il y a une rivière, la Saône, qui va se jeter dans le Rhône en traversant les territoires des Éduens et des Séquanes, avec une lenteur si incroyable qu'on ne peut juger à l'œil du sens de son courant. »

On appréciera ici la précision et la concision de César, qui condense en une seule phrase tout ce qui caractérise la Saône : situation géopolitique de frontière entre Séquanes et Éduens (point de vue repris par Strabon²⁰), confluence avec le Rhône, brève notation descriptive de sa lenteur.

Après la conquête

Désormais, chez les Latins, poètes ou géographes, les mentions des deux cours d'eau se multiplient et surtout s'organisent : Saône et Rhône apparaissent alors souvent comme un couple rhétorique. Cette opposition met en valeur la différence d'allure, au sens propre du terme, de la Saône – incarnation de la rivière de plaine – et du Rhône – torrent alpestre par excellence. Elle s'appuie naturellement sur des couples antithétiques d'adjectifs ou d'expressions dont voici quelques exemples.

Sénèque, *Apocoloquintose*, reprend la notation de César :

Ubi Rhodanus ingens amne praerapido fluit

Ararque, dubitans quo suos cursus agat,

*Tacitus quietis adluit ripas uadis*²¹.

« Là où le Rhône immense précipite son flot,

Et où la Saône, hésitant sur le sens de son cours,

Sans bruit baigne ses rives d'une onde tranquille. »

Lucain, *Pharsale* :

Qua Rhodanus raptim uelocibus undis

18. Pour le nom de l'Arar, on peut se reporter à A. Cuny, 1927, « Les noms antiques de la Saône et de l'Hérault », *REA* 29, p. 49-51 ; lire surtout A. Dauzat, 1926, « Quelques noms prélatins de l'eau dans la toponymie de nos rivières », *REA* 28, p. 152-170 ; article repris dans A. Dauzat, 1960, *La toponymie française*, Paris, p. 135-140. D'après Dauzat, le nom est constitué par le redoublement de la racine *ar-*(= eau), à valeur augmentative, « pour exprimer que la rivière ainsi désignée est la plus grande de la région, genre de redoublement qu'on ne rencontre pas en indo-européen » (p. 140). Toujours selon Dauzat, « le mot semble avoir appartenu à la langue d'un peuple qui avait colonisé le grand couloir Rhin-Saône-Rhône et qui avait été refoulé dans les Pyrénées » (p. 139). L'auteur expose ensuite son point de vue sur la succession Brigoulos-Arar : « Une objection se pose. Le Pseudo-Plutarque ne nous dit-il pas que l'Arar s'appelait précédemment *Brigoulos* ? Avec Raoul de Félice (*Les noms de nos rivières* [1907], p. 91) je crois qu'il ne faut accorder aucune créance à l'affirmation d'un écrivain peu digne de foi, et qui sert d'introduction à une historiette invraisemblable pour expliquer le nom d'Arar. La racine *briga* (« mont », puis « citadelle ») est celto-ligure ; *Brigoulos* a dû désigner, à un moment donné, la Saône ou une portion de son cours (à moins que ce ne soit le Doubs), mais ce nom n'a pas vécu et avait disparu devant le nom traditionnel dès l'époque de César » (p. 140).
19. César, *Guerre des Gaules*, I, 11. On laissera de côté un vers attribué au *Bellum Sequanicum*, épopée de Varron de l'Aude (appelé aussi Varron d'Atax) qui, autant qu'on puisse l'affirmer, retraçait la campagne de César contre Arioviste en 58, et qui aurait été composée aux alentours de 50 av. J.-C. ; en effet ce vers : *Deinde ubi pellicuit dulcis leuis unda saporis* (A. Baehrens, 1886, *Fragmenta Poetarum Romanorum*, Berlin, p. 336, frgt 23), est interprété généralement comme une description du cours de la Saône, mais en réalité le nom de la rivière ainsi décrite n'est pas assuré. Tout au plus peut-on l'inférer à partir du titre de l'épopée. Sur l'auteur, cf. M. Gayraud, 1971, « Un Narbonnais du 1^{er} siècle av. J.-C. : le poète Varron de l'Aude », *BAGB* 30, p. 647-665.
20. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 11
21. Sénèque, *Apocoloquintose*, VII, 2 : ce passage est extrait de la description du site de Lyon, faite par Hercule qui questionne Claude sur sa patrie quand ce dernier arrive chez les dieux.

in mare fert Ararim ²².

« (...) là où le Rhône l'entraînant de ses flots impétueux porte la Saône à la mer. »

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* :

(...) *ubi Rhoda Rhodiorum fuit, unde dictus multo Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis ex Alpibus se rapiens per Lemannum lacum segnemque deferens Ararem nec minus se ipso torrentes Isaram et Druentiam* ²³.

« (...) où était Rhoda, une colonie des Rhodiens, qui donna son nom au Rhône ²⁴, fleuve qui est de loin le plus abondant des Gaules ; des Alpes, il se précipite à travers le Léman, emporte la Saône paresseuse, l'Isère et la Durance qui ne sont pas moins torrentueuses que lui. »

Silius Italicus (26-101 ap. J.-C.), *La guerre punique* :

(...) *tumidique minaces*

accedit Rhodani festino milite ripas.

Aggeribus caput Alpinis et rupe niuali

proserit in Celtas ingentemque extrahit amnem

spumanti Rhodanus proscindens gurgite campos

ac propere in pontum lato ruit incitus alueo.

Auget opes stanti similis tacitoque liquore

mixtus Arar, quem gurgitibus complexus anhelis

cunctantem immergit pelago raptumque per arua

ferre uetat patrium uicina ad litora nomen ²⁵.

« (...) et atteint à marches forcées le Rhône en crue aux rives menaçantes. Le Rhône, dont la source jaillit du sommet des Alpes et de leurs rocs neigeux, coule chez les Celtes et, déroulant son cours immense, fend les plaines de ses eaux aux remous écumants et se hâte vers la mer où il se précipite par un large estuaire. Son débit est grossi par l'afflux des eaux de l'Arar qui coulent en silence et semblent immobiles : saisissant dans ses tourbillons fiévreux ce fleuve hésitant, et l'ayant entraîné à travers les campagnes jusqu'au littoral tout proche, il l'empêche de porter son nom originel. »

Dans un autre passage, Silius Italicus reprend l'opposition :

Hinc noua complerunt haud tardo milite castra

uenales animae, Rhodani qui gurgite gaudent,

quorum serpit Arar per rura pigerrimus undae ²⁶.

« Par ces moyens un camp nouveau s'emplit sans retard de soldats, âmes mercenaires, qui se plaisent près du Rhône torrentueux ou voient dans leurs campagnes serpenter l'onde si indolente de la Saône. »

Vibius Séquester (4^e ou 5^e siècle ap. J.-C.), *Les fleuves* :

Arar, Germaniae ; e Vogeso monte, miscetur Rhodano. Ita lene decurrit ut uix intellegi possit decursus eius.

« La Saône, en Germanie ; venue des Vosges, elle se mêle au Rhône. Elle coule si lentement qu'on peut à peine saisir le sens de son cours. »

22. Lucain, *La Pharsale*, I, 433-434. C'est d'ailleurs chez Lucain que l'on trouve la formulation la plus éclatante de l'opposition Rhône/Saône. Énumérant les prodiges dont sont capables les sorcières thessaliennes qu'il évoque lorsque Sextus Pompée consulte Érichto à la veille de la bataille contre César, Lucain a la formule suivante : *Rhodanumque morantem praecipitauit Arar*, « et la Saône entraîna le cours du Rhône ralenti » (*Pharsale*, VI, 476-477). On notera en outre chez le poète l'hésitation entre les formes Arar/Araris et Araris/Araris, qu'on retrouve ailleurs, chez Claudien par exemple.

23. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, III, 4, 33.

24. L'étymologie proposée par Pline pour le nom du Rhône, reprise par Jérôme, n'a guère plus de valeur que celle du Pseudo-Plutarque pour l'Arar antique, mais ce n'est pas le lieu d'entrer ici dans la discussion.

25. Silius Italicus, *Guerre punique*, III, 445-454 : Hannibal arrive aux bords du Rhône.

26. Silius Italicus, *Guerre punique*, XV, 500-502 : Hasdrubal recrute des mercenaires gaulois.

Claudien (ca 370-408), *Contre Rufin* :

*Inde truces flauo comitantur uertice Galli,
quos Rhodanus uelox, Araris quos tardior ambit* ²⁷.

« De farouches Gaulois à la tête blonde ²⁸ les accompagnent, venus des rives du Rhône rapide ou de la Saône plus lente. »

Lentus Arar Rhodanusque ferox et diues Hiberus ²⁹.

« La Saône lente, le Rhône impétueux et l'Èbre opulent. »

.....*Rhodano stimulatus Arar* ³⁰.

« la Saône entraînée par le Rhône. »

Bien entendu, on trouve aussi des évocations du Rhône seul, où, à chaque fois, sont mises en valeur sa rapidité et son impétuosité : Tibulle, *celer Rhodanus* ³¹ ; Florus, *impiger fluminum Rhodanus* ³² ; Silius Italicus, *minitantia murmura* ³³.

Pour Ammien Marcellin ³⁴, il serait absurde de passer sous silence le Rhône, fleuve de grande renommée. Suit la description ³⁵ :

A Poeninis Alpibus effusioe copia fontium Rhodanus fluens, et procliui impetu, ad planiora degrediens, proprio agmine ripas occultat, et paludi sese ingurgitat, nomine Lemanno, eamque intermeans nusquam aquis miscetur externis, sed altrinsecus summitates undae praeterlabens segnioris, quaeritans exitus viam sibi impetu ueloci molitur.

« Coulant des Alpes pennines d'une abondante quantité de sources, sa pente est forte et son cours impétueux. Descendant vers des régions plus planes, le Rhône couvre ses rives de son propre flot, s'engouffre dans un lac nommé Léman et, tout en le traversant, il ne se mêle nulle part aux eaux étrangères, mais il glisse d'une extrémité à l'autre, en surface d'une eau plus nonchalante, il se cherche une issue et se fraye un passage par la rapidité de son cours. »

Ammien emploie plus loin l'adjectif *spumeus* pour qualifier le Rhône à son embouchure. Dans un autre passage ³⁶, il est dit à propos de soldats qui, en 105 av. J.-C., traversent le fleuve à la nage en s'aidant de leurs boucliers :

(...) *per uoraginosum amnem uelocitatem comitati sunt nauium.*

« Ils traversèrent les tourbillons du fleuve à la même vitesse que les navires avec lesquels ils voguaient de conserve. »

Ailleurs, en préambule à une description d'animaux, Claudien reprend la même notation :

Adspice morigeras Rhodani torrentis alumnas ³⁷.

« Contemple les rejetons dociles du Rhône rapide. »

Aviénus insiste pour sa part sur la force du fleuve (*ui truci salcat sola*, « il laboure de sa force sauvage dès sa source »), qualifie ses eaux de *praecipites* ³⁸, adjectif employé également par Ausone ³⁹.

27. Claudien, *Contre Rufin*, II, 111.

28. Autre *topos* appelé à une grande fortune littéraire !

29. Claudien, *Consulat de Mallius Théodorus*, 53.

30. Claudien, *Contre Eutrope*, II, 269.

31. Tibulle, *Élégies*, I, 7.

32. Florus, *Épitome*, I, 37.

33. Silius Italicus, *Guerre punique*, III, 465.

34. Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 11, 11.

35. Ce passage se trouve dans une longue parenthèse au récit proprement dit, une parenthèse présentée comme telle par un sous-titre : *Breuis diuisio ac descriptio Galliarum et cursus fluminis Rhodani*.

36. Ammien Marcellin, *Histoires*, XXIV, 6, 7.

37. Claudien, *Poèmes*, 18, v. 1.

38. Aviénus, *Ora Maritima*, v. 642, 683.

39. Ausone, *Liste des villes célèbres*, X (Arles), v. 4.

Solin Polyhistor⁴⁰ qualifie le Rhône de *feruens* et écrit : *amnis praecipitatus ruit, (...) saeuit*, tandis que Venance Fortunat se contente d'une formule passe-partout, *rapidus Rhodani undas*⁴¹.

La Saône en revanche apparaît très rarement seule. Dans le *Panegyrique de Constantin*, il est question des *Araris morae*, notation reprise par Juvencus, *De laudibus domini*⁴², sous la forme *tardis Arar*.

Héric écrit encore, au 9^e siècle, dans sa *Vie de saint Germain d'Auxerre* :

*In Lugdunenses aequis processibus arces
uexit Arar, Rhodano sese sub moenibus abdens*⁴³.

« Sur ses flots calmes, la Saône qui disparaît dans le Rhône sous les remparts de la ville t[=*saint Germain*] a porté jusqu'aux hauteurs de Lyon. »

Mais si, pour le bonheur des poètes et parfois des géographes latins, l'opposition au sein du couple formé par le Rhône et la Saône se manifeste clairement, cette dernière n'existe pas dans les témoignages grecs mentionnant les deux cours d'eau qui nous sont parvenus. Toute évocation poétique est absente et les notations de Strabon – chez qui on relève simplement les adjectifs *πολύς* et *σφοδρός*, « abondant et impétueux » pour qualifier le Rhône – sont d'une grande sécheresse, Dion Cassius se bornant à signaler que ce fleuve est navigable, tout comme son affluent : *πλεῖται δὲ οὐ Ῥοδανὸς ἔτι μόνος οὐδ' Ἄραρος*⁴⁴.

Ainsi constatons-nous, sans que cela soit à vrai dire une surprise, que le Rhône et la Saône sont plus présents chez les Latins que chez les Grecs, même sous l'Empire. De surcroît leur perception de la réalité géographique n'est pas la même : plus sèche chez les Grecs, géographes, elle est, paradoxalement, plus lyrique chez les Latins ; d'ailleurs le *topos* littéraire né chez César perdurera, puisqu'on en trouve, par exemple, un écho dans les *Mémoires de l'histoire de Lyon*, de Guillaume Paradin, parus à Lyon en 1573 :

« Ces maudits chiens firent telle boucherie & massacre des pauvres fidèles Chrestiens de Lyon, que les ruisseaux en bouillonnoyēt de mode que la riuere de Saone, qui iadis auoit esté dicte Arar, changea son nom, & fut nommée lors Sangonna, à raison de ce qu'elle auoit esté teinte du sang des martyrs. (...) L'on tient que ce sang des martyrs fut en telle abondance, que miraculeusement il contremonta iusques à Mascon⁴⁵. »

Au-delà de la simple anecdote hagiographique, l'hésitation sur le sens réel du cours de la Saône à laquelle il est là fait allusion contribue à construire une étrange image de l'hydrographie de cette partie de l'Europe occidentale. L'évocation des deux cours d'eau, construite sur une opposition descriptive forte, laisse alors place à la représentation d'une certaine unité géographique.

Les avatars d'une géographie fluviale

Du 1^{er} au 5^e siècle de notre ère

Tout se passe en effet comme si nous étions en présence d'un processus de dégénérescence des connaissances géographiques. Ce processus correspond-il à une réalité ou n'est-il qu'apparence, c'est ce qu'il conviendra de tenter d'établir. Que sait-on, en effet, sur le cours du Rhône et de la Saône aux 1^{er} et 2^e siècles de notre ère ?

40. Gaius Julius Solinus (3^e siècle ap. J.-C.), *Collectanea Rerum memorabilium*, 2, 54.

41. Venance Fortunat (seconde moitié du 6^e siècle ap. J.-C.), *Poésies*, II, 14, v. 13.

42. Juvencus (début du 4^e siècle ap. J.-C.), *PL* 19, col. 379-381, v. 8.

43. Héric, *Vie de saint Germain d'Auxerre*, v. 108-109 ; cf. J.-C. Decourt, G. Lucas, 1993, *Lyon*, n° 104.

44. Dion Cassius, *Histoire romaine*, 44, 42.

45. G. Paradin, 1573 (réimpr. 1985, Lyon), *Mémoire de l'histoire de Lyon*, I, 32, p. 46. Paradin évoque ici la pseudo-persécution déclenchée par Septime Sévère à Lyon, au cours de laquelle serait mort Irénée ; cf. J.-C. Decourt, 1999, « Constitution d'une légende hagiographique : le "martyre" d'Irénée de Lyon », *Cahiers d'Histoire* 44, p. 33-57.

Le bassin du Rhône est bien reconnu. Le fleuve prend sa source dans les Alpes ⁴⁶, traverse le Léman avec lequel, sur une longue distance, il ne se mêle apparemment pas ⁴⁷ ; il conflue plus en aval avec la Saône ; ses principaux affluents (mais non pas tous) sont bien identifiés et la Crau est souvent évoquée ⁴⁸, alors que le nombre des bras de son delta a suscité des polémiques chez les historiens et les géographes ⁴⁹. L'ensemble se trouvait résumé par Strabon ⁵⁰ et Ptolémée en avait publié les coordonnées cartographiques ⁵¹. L'évocation plus tardive d'Ammien Marcellin est tout aussi précise ⁵².

Le cours de la Saône est bien connu depuis César au moins, semble-t-il, de même que son confluent avec le Rhône. En revanche les avis divergent de manière sensible quant à ses sources : Strabon et Ptolémée les localisent dans les Alpes ⁵³, Ammien Marcellin en Germanie Première ⁵⁴, Vibius Séquester dans les Vosges ⁵⁵, tandis que Némésien (seconde partie du 3^e siècle) se contente d'une notation vague, *Ararisque remotum principium* ⁵⁶. La *Tabula Peutingeriana*, pour sa part, donne à la Saône, toujours appelée *Arar*, une origine plus occidentale : un massif montagneux qui la sépare des sources de la Loire, appelée sur la carte *Riger*, massif où l'on reconnaît parfois le Mont-Auxois.

La description de Julius Honorius ⁵⁷, dont nous savons en toute certitude, par le titre même de l'ouvrage, qu'il faisait son cours en s'appuyant sur une représentation figurée, une carte appelée dans le titre

-
46. Il y a unanimité des auteurs antiques sur ce point, sauf chez Eschyle, dans ses *Héliades*, si nous en croyons Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, 37, 32 : *Nam Aeschylus in Iberia, hoc est in Hispania, Eridanum esse dixit eundemque appellari Rhodanum*, « Quant à Eschyle, il a dit que l'Éridan se trouvait en Ibérie, c'est-à-dire en Espagne, et qu'il s'appelait aussi le Rhône » ; les coordonnées données par Ptolémée sont les suivantes : 28° 20' ; 44° 20'.
47. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 11. Il y aurait, ici encore, à reprendre l'étude de l'image que donnent les Anciens des rapports entretenus entre le Rhône et le Léman et de ses glissements significatifs.
48. Sur la Crau, connue dès Aristote et liée à la légende d'un passage d'Hercule, voir en particulier Strabon, *Géographie*, IV, 1, 7.
49. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 8, rapporte la polémique entre Polybe et Timée, le premier soutenant que le Rhône a deux bouches, le second cinq ; Strabon rappelle aussi qu'Artémidore en dénombrait trois. Diodore de Sicile, V, 25, en compte cinq.
50. Même si nous disposons encore de renseignements importants fournis par Strabon sur le Rhône, il est admis que nous avons perdu un exposé systématique sur le bassin de ce fleuve et de ses affluents au début du livre consacré à la Gaule.
51. Ptolémée, *Géographie*, II, 10.
52. Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 11, 16-17, *supra*, p. 118.
53. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 11, sans doute à partir de Posidonios d'Apamée, lequel intègre le Jura aux Alpes, indique aussi les Alpes comme sources pour le Doubs ; Ptolémée, *Géographie*, donne pour les sources de la Saône les coordonnées suivantes : 28° 44' ; 44° 40'.
54. Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 11, 17. Le texte signale une modification onomastique intéressante à laquelle nous avons fait allusion en citant Paradin : *Ararim, quem Sauconnam appellant, inter Germaniam primam fluentem, suum in nomen adsciscit, qui locus exordium est Galliarum*, « Il [= le Rhône] reçoit l'Arar, appelée Saône, dont le cours traverse la Germanie première et lui donne son nom ; ce lieu marque le début des Gaules. » On peut se demander par ailleurs s'il n'est pas possible de comprendre différemment le texte en supprimant la virgule entre *appellant* et *inter* ; on pourrait alors traduire ainsi : « Il [= le Rhône] reçoit l'Arar, qu'on appelle Saône dans sa traversée de la Germanie Première, et il lui donne son nom ; ce lieu marque le début des Gaules. » Ainsi, le nom moderne de la rivière serait celui de son seul cours supérieur qui aurait ensuite prévalu pour l'ensemble, selon un processus parfaitement banal. On relèvera en outre une erreur d'Ammien Marcellin : la Saône ne prend pas sa source en Germanie première, mais en Séquanie, un peu plus au Sud. On rapprochera ce texte de la notice de l'Anonyme de Ravenne (M. Pinder et G. Parthey éd., 1860, Berlin, IV, 27, p. 245) : *Per quam Burgundiam transeunt plurima flumina, inter cetera fluvius qui dicitur Rodanus Lausonensis ; in quo Rodano ingrediuntur flumina, id est Duba Saganna Izera Arab*. Si l'on semble avoir eu du mal, chez les Anciens, à déterminer le sens du courant de la Saône, il en a été de même pour établir son nom : *Brigoulos, Arar, Saonna* et leurs variantes, voire, comme dans l'extrait du Ravennate, sans doute un dédoublement *Saganna/Arab*.
55. Cf. texte ci-dessus, p. 117. Les Vosges, quant à elles, sont souvent données comme les sources de la Seine.
56. Némésien, *Cynégétique*, v. 67-68.
57. Julius Honorius, dont on connaît aussi par Cassiodore (*Inst. Div. Litt.*, 25) le surnom, Orator, vécut au 5^e siècle de notre ère ; il était probablement d'origine espagnole, mais on ne sait rien de précis sur le personnage. La *Cosmographie de Jules César (Cosmographia Iulii Caesaris, ou Excerpta eius sphaerae et continentia, Extraits*

*sphaera*⁵⁸, est, paradoxalement, la plus difficile pour nous à admettre.

Fluvius Rhodanus nascitur in medio campo Galliarum. Occurrit ei Bicornis a Patavione veniens relicta cauda ortus sui. Rhodanus simul hoc est unum facientes in mare mittunt egerentes Arelatem mergunt. Sed hic quem Bicornem diximus, ante coniunctionem Rhodani vel conmixtionem in supernis nomen aliud accipit : praeter Bicornem appellatur Rhenus. Ita ergo fit ut hic fluvius tribus nominibus nuncupetur, cum sit unus et dimidius. Ducit autem a mari Patavionis usque ad mare Tyrrenum contra insulas Baleares. Eius autem medietas qua inruit, habet aquileum pertortuosum Lugduno.

« Le fleuve Rhône prend naissance au milieu du territoire des Gaules. Après son cours supérieur, le Bicornis qui vient de Patavonie le rejoint. Et comme Rhône aussitôt ne faisant plus qu'un, ils se jettent dans la mer au sortir d'Arles qu'ils baignent (?). Mais celui que nous avons appelé le Bicornis, avant qu'il ne s'unisse ou ne se mélange au Rhône, reçoit dans son cours supérieur un autre nom : outre Bicornis, on l'appelle Rhin. Ainsi se fait-il que ce fleuve est désigné sous trois noms, selon qu'il est un seul fleuve ou la moitié d'un. Quant à son cours, il conduit de la mer de Patavonie à la mer Tyrrhénienne, en face des îles Baléares. Son cours médian, à Lyon, fait un coude riche en méandres.⁵⁹ »

Première surprise, la disparition des Alpes, même si *campus* peut, à cette date, se traduire plutôt par « territoire » que par « plaine ». Deuxième surprise, l'occultation de la Saône et la mise en valeur du Bicornis. Ces deux erreurs, en réalité, n'en font vraisemblablement qu'une. Le cours du Rhône, ou plutôt son bassin, pour Julius Honorius, au lieu de faire le coude que nous lui connaissons à Lyon (étant entendu que, dans la présente analyse, nous remontons le fleuve au lieu de le descendre), se prolonge aussi selon l'axe sud/nord du val de Saône, axe de circulation majeur qui conduit sans doute à privilégier aussi le Doubs au détriment de la Saône : le Rhône n'est plus le Rhône, en quelque sorte. Cet axe sud/nord – et c'est un fait capital – se substitue à un axe ouest/est⁶⁰ beaucoup plus ancien, qui faisait de l'Istros/Danube le fleuve limite de l'*oikoumène* au nord et du Nil, parallèlement, sa limite méridionale⁶¹. Ces deux fleuves à la fois délimitent, ferment en quelque sorte le monde habité (celui-là seul, non le monde dans son entier,

de sa carte ronde, ce qu'elle contient) a été publiée non par Julius Honorius lui-même, mais par un de ses élèves. Le texte, le « cours original », ne nous est pas parvenu, mais il reposait sans doute sur des informations de la fin du 4^e siècle. Le monde y est divisé en quatre zones ou *océans* ; pour chacune sont énumérés les noms des mers, îles, montagnes, provinces, villes, rivières et peuples importants, toutes listes destinées à éclairer une carte (*sphaera*) que nous ne possédons pas. Nous avons souligné dans le texte ce qui est considéré comme un *locus desperatus*. Sur Julius Honorius, voir en particulier C. Nicolet, 1986, « Les "quatre sages" de Jules César et la "mesure du monde" selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale. I La réalité antique », *JSav*, p. 183, et J.-C. Decourt, G. Lucas, 1993, *Lyon*, n° 76 et 77 ; nous nous écartons résolument de l'interprétation du nom *Bicornis* que nous avons adoptée alors, lorsque nous avons suivi l'opinion commune.

58. La « carte ronde », dénommée *sphaera*, du grec σφαῖρα, mais plus souvent στρογγύλη, mais aussi « carte ionienne » (Agathémère, Géminos) ou « vieille carte » (Hérodote, Aristote), représente le monde comme inscrit dans un cercle. Elle correspond au modèle le plus ancien de mappemonde (d'où son nom de vieille carte) et elle retrouvera une grande faveur au Moyen Âge après une longue période de défaveur. Très tôt en effet, pour les géographes de l'Antiquité, le monde habitable – le seul qui vaille qu'on s'y intéresse, en fait : cf. *infra*, note 62 – a *grosso modo* une longueur est/ouest deux fois supérieure à sa largeur nord/sud et ne saurait s'inscrire dans un cercle. Cependant le terme utilisé par Julius Honorius est trompeur : en effet, tout montre à le lire qu'il ne revient pas, par une sorte d'archaïsme, à la carte (et à un modèle du monde) parfaitement circulaire, mais à une forme ellipsoïdale ou lenticulaire. Sur cette question, voir les deux références à C. Nicolet données *supra*.
59. La traduction de ce texte nous a donné du fil à retordre, en particulier le début, et ce que nous proposons pour la formule « *relicta cauda ortus sui* » « après son cours supérieur », est approximatif et demande un développement mot à mot : « une fois laissée derrière [lui] la queue [constituée par] sa source ».
60. L'interversion des axes, par rapport à l'usage commun, est de notre part volontaire ; elle correspond à la manière de présenter les choses par nos sources : on part du connu (les Colonnes d'Hercule, à l'ouest, par où est tracé le parallèle originel) vers l'inconnu (les Colonnes orientales, qui ne sont pas décrites avec précision) ; de même part-on de la Méditerranée, centre du monde, vers le nord, l'Hyperborée. Sur l'orientation est-ouest du monde antique, lire ce qu'en écrit Pline, *Hist. nat.* III 3 : *Terrarum orbis uniuersus in tres partes, Europam, Asiam, Africam. Origo ab occasu solis (...). Terminum annes Tanaïs et Nilus* ; de même décrit-il plus loin le monde du sud au nord et non, comme nous, du nord au sud : *Hinc intranti, dextera Africa est, laeua Europa*.
61. Ceux que C. Nicolet, 1988, *Inventaire*, p. 232, note 20, appelle les « fleuves fossés ». L'équivalence Danubius/Ister, assurée depuis Tibère qui en visita les sources, n'est alors plus en cause depuis longtemps.

borné par l'Océan extérieur⁶²) en même temps qu'ils l'orientent selon le grand axe Occident/Orient qui est aussi celui de la Mer intérieure⁶³. Par ailleurs, si, dans la description du cosmographe, Arles ne pose pas de problème, il est plus difficile, en revanche, d'identifier et de localiser *Patauio*. En effet *Patauium* est la moderne Padoue, sur le Pô, dont elle tire son nom ; mais il existe aussi une ville espagnole du nom de *Petauio*⁶⁴ et surtout, beaucoup plus au nord, au débouché du Rhin, une île *Batauia*, *Patauia*, *Batauio* ou *Patauio*. En la circonstance, le *Bicornis* semble venir du pays des Bataves, connu par la *Tabula Peutingeriana*, c'est-à-dire, approximativement, du delta du Rhin, coulant ainsi à contre-sens ; mais l'Espagne n'est absolument pas à exclure, si l'on se rappelle qu'Eschyle plaçait dans ce pays les sources du Rhône/Éridan ! On devine ainsi, chez Julius Honorius, les traces de très anciennes confusions entre plusieurs cours d'eau, Rhin, Rhône, Pô, Danube, mais aussi Doubs et Saône, nous y reviendrons⁶⁵. Mais certaines de ces erreurs sont sans doute récentes et révélatrices de la perception très différente de la réalité qui est celle du cosmographe lui-même. Pour les commentateurs modernes, le *Bicornis* est généralement le Doubs, au nom évocateur pour n'importe qui regarde une carte murale. En revanche, pour Julius Honorius, le *Bicornis* désigne selon toute vraisemblance le Rhin, par suite d'une mélecture d'un vers de l'*Énéide* : *Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis*, le Rhin étant bicorne parce qu'il a, à la connaissance de Virgile, deux bouches⁶⁶. Cela expliquerait que ce cours d'eau change de nom, qu'il vienne de *Patavio* (ou ... qu'il se jette à *Patavia*, selon un autre passage, quelques lignes plus loin, selon un processus de renversement de direction analogue à celui que l'on a déjà relevé pour la Saône). Cela permet aussi d'expliquer pourquoi le Rhin, sous son nom *Rhenus*, ne figure pas en tant que tel dans les entrées de la liste des fleuves du même Julius Honorius, au contraire du *Bicornis*⁶⁷. Cela ne justifie évidemment pas son changement de sens.

Une autre version, sans doute plus tardive, du commentaire de Julius Honorius, repris presque mot pour mot, se lit dans la *Cosmographie* d'un anonyme que la tradition nomme Aethicus, voire Aethicus Ister, mais où les érudits reconnaissent parfois Virgile, évêque de Salzbourg, mort en 784, ou un écrivain originaire d'Orient⁶⁸ ; elle achève l'évolution. On y lit en effet (les ajouts sont en gras) :

Occurrit ei (Rhodanus) Bicornis a Patavione veniens (...) quod Araris nuncupatur. (...) Sed hic quem Bicornem diximus, (...) aliud nomen accipit : praeter Bicornem hic Bicornis, hic Rhenus, hic Araris appellatur. (...) Vbi autem inruit, utrum in oceanum occidentis an in mare Tyrrenum, in praesenti non potest videri, quia ab aqua ad aquam videtur currere. Peragit milia DCCCLII.

« Le *Bicornis* qui vient de Patavionie (...) le (= le Rhône) rejoint, qu'on appelle aussi l'Arar (= la Saône). Mais celui que nous appelons *Bicornis* (...) reçoit un autre nom : outre *Bicornis*, on l'appelle ici

62. Sur l'importance capitale, pour les Anciens, de l'opposition des deux notions : monde connu/monde inconnu, ou monde habitable/monde inhabité, « pour une époque qui en est encore à l'ère des voyages et des découvertes », cf. C. Nicolet, 1988, *Inventaire*, p. 11.

63. Sur la question du Danube, voir R. Dion, 1968, « Le Danube d'Hérodote », *RPhil* 42, p. 7-41, dont le titre est d'ailleurs réducteur par rapport à l'ampleur des questions abordées. On en trouvera des échos dans la présente communication. Remarquons seulement qu'étudiant ce qu'il nomme « l'itinéraire danubien », c'est-à-dire le complexe Danube-Save-Pô-Garonne reliant le Pont-Euxin à l'Océan, Dion passe totalement sous silence le Rhône et la Saône, comme il le fera lors de son article sur le Rhin bicorne cité *infra*.

64. La forme *Petavio* est d'ailleurs donnée dans un certain nombre de manuscrits, à la place de *Patauio*.

65. Déjà César, *Guerre des Gaules*, IV, 10, n'est pas très clair à propos du cours du Rhin qu'il semble confondre avec celui du Rhône : *Rhenus autem oritur ex Lepontiis, qui Alpes incolunt, et longo spatio per fines Nantuatum, Heluetiorum, Sequanorum, Mediomatricorum, Tribocorum, Treuerorum citatus fertur et, ubi Oceano adpropinquavit, in plures defluit partes*. « Quant à ce fleuve, il prend sa source chez les Lépontes, habitants des Alpes, parcourt d'une allure rapide un long espace à travers les pays des Nantuates, des Helvètes, des Séquanes, des Médiomatrices, des Triboques, des Trévires ; à l'approche de l'Océan, il se divise en plusieurs bras. » En fait, en faisant traverser le territoire des Nantuates par le cours supérieur du Rhin, César commet une inexactitude : c'est celui du Rhône qui traverse ce que nous identifions comme le pays nantuatae.

66. R. Dion, 1964, « Rhenus Bicornis », *REL*, p. 469-499, ne dit rien du Doubs ni de Julius Honorius. On discutait tout autant du nombre réel de bouches pour le Rhin que pour les autres fleuves, Rhône, Pô, Danube.

67. Le Rhin, en revanche, figure dans le catalogue de Vibius Séquester, aux côtés de la Saône, de l'Isère et du Rhône – mais le Doubs, précisément, en est absent.

68. Sur cet anonyme, voir C. Nicolet, 1986, *JSav*, p. 163.

Bicornis, ici Rhin, ici Arar. Mais où il (= *le Rhône*) se jette, si c'est dans l'Océan occidental ou dans la mer Tyrrhénienne, on ne peut le voir sur la présente carte ⁶⁹, car il paraît couler d'une eau à l'autre. Il mesure 852 milles. »

On en revient ainsi à la conception ancienne attestée chez Apollonios, par exemple : l'Éridan mythique, qui pouvait avoir trois bouches (mer Tyrrhénienne, mer Adriatique et mer Septentrionale), laisse désormais la place au Rhône pourvu, quant à lui, de deux émissaires principaux seulement, l'un en Méditerranée occidentale, l'autre dans l'Océan septentrional. Mais on est aussi renvoyé à la vieille théorie d'Homère, d'Hésiode ou d'Hécatée de Milet selon laquelle les fleuves naissent de l'Océan. Par quoi l'on voit le caractère très littéraire de ces représentations géographiques.

Ainsi, à l'image mythique d'un Istros bifide popularisée par les récits argonautiques, Istros qui reliait Pont-Euxin et Adriatique sans rupture de charges, à celle d'un cours d'eau en quelque sorte composite construit à partir de ce que l'on savait à haute époque du Pô et du Rhône et qui reliait, lui, l'Adriatique et la mer Tyrrhénienne, se substitue, chez Julius Honorius et ses successeurs, un nouveau Rhône bifide ⁷⁰ reliant, cette fois, l'Océan extérieur à la mer Méditerranée dans un basculement de la perception à 90°. D'une certaine manière, on pourrait dire, en paraphrasant une formule célèbre, que « la route de l'Orient est coupée ». Restent à connaître les raisons de ce basculement.

Analyse d'une perception, ou les éléments constitutifs d'une carte mentale

Cette connexion interfluviale générale, tout étrange qu'elle nous paraisse, peut s'expliquer cependant à partir de certains éléments déjà présentés ci-dessus.

L'Isthme gaulois ou celte

La première explication est à rechercher dans l'existence d'un axe de circulation en quelque sorte naturel (ou considéré comme tel) par la vallée du Rhône et le val de Saône, axe qui a permis, dès la haute Antiquité, l'établissement d'une route commerciale et militaire, à la fois fluviale et terrestre. Elle est associée à haute époque au commerce de l'ambre et, pour certains historiens et à partir de la conquête romaine au moins, de l'étain ; sous l'Empire, avec le développement de Lyon, puis de Trèves et d'Arles, elle représente aussi une voie stratégique majeure ⁷¹. Diodore de Sicile l'évoque brièvement ⁷², mais

69. Il faut comprendre *in praesenti sphaera*, une mappemonde à laquelle l'auteur se réfère comme dans une leçon orale (cf. p. 121).

70. Bifide, voire potentiellement trifide, si l'on se rappelle que la jonction se fait aussi avec le val de Seine, l'une n'étant pas exclusive de l'autre. Mais ni la Seine ni la Loire n'ont jamais joué le rôle de « bouches du Rhône » qui aurait pu être le leur à partir de ce qu'en dit, par exemple, Strabon.

71. Voir en particulier J. Carcopino, 1957, *Promenades historiques au pays de la Dame de Vix*, Paris, p. 72-75 ; R. Cloppet, 1989, « Les voies romaines du Rhône au Rhin et dans l'Est de la Gaule : les sources écrites », *Ktèma* 14, p. 95-104, sur l'importance et l'ancienneté de cette route. La connaissance exacte de cet itinéraire commercial échappa longtemps aux Grecs et aux Romains. R. Dion, 1966, « La renommée de Pythéas dans l'Antiquité », *REL* 43, p. 443-466, voit dans l'échec de la tentative de Polybe pour reconnaître la route maritime qui reliait, au delà des Colonnes d'Hercule, la Méditerranée aux Cassitérides les raisons de sa violente hostilité à l'explorateur marseillais ; la prise de contrôle de Narbonne par les Romains (118 av. J.-C.), en court-circuitant le tour de la péninsule ibérique, leur permit d'acquiescer ces connaissances. Sur le commerce de l'étain passant par « l'isthme aquitain » et par Narbonne, à partir d'Iktis (îlot Saint Michael en vue de Penzance), qui succéda au périple ibérique, voir toujours R. Dion, 1977, « Une erreur traditionnelle à redresser : l'identification de l'Iktis de Diodore de Sicile avec l'île de Wight », *BAGB* 3, p. 246-256 ; le trajet (Grande)-Bretagne-île de Wight-Manche-vallées de la Seine, de la Saône et du Rhône acquit sa véritable importance après la conquête romaine et il n'est pas assuré qu'il servit au transport de l'étain. Du même R. Dion, 1960, « Le transport de l'étain des îles britanniques à Marseille à travers la Gaule pré-romaine », *93^e Congrès des Sociétés Savantes*, p. 423-438. Les sources anciennes et les interprétations modernes sur ces deux points, étroitement liés, sont commodément rassemblées dans les deux premiers chapitres du livre de D. et Y. Roman, 1999, *La Gaule et ses mythes historiques*, Paris. Sur la route narbonnaise à haute époque, voir M. Gayraud, 1981, *Narbonne antique des origines à la fin du III^e siècle*, *RAN Suppl.* 8, p. 97-101. Sur l'utilisation de l'axe Rhône-Saône sur le long terme, J.-P. Morel, 1990, « Les échanges entre la Grande-Grèce et la Gaule du 7^e au 1^{er} s. av. J.-C. », *XXIX Convegno sulla Magna Grecia*, p. 283-287 ; C. Rolley, 1992, « Le rôle de la voie rhodanienne dans les relations de la Gaule et de la Méditerranée (VI^e-V^e) », *Marseille et la Gaule. Études massaliètes* 3, p. 411-418.

72. Diodore de Sicile, *Bibliothèque*, V, 22, 4 ; V, 38.

Strabon ⁷³, beaucoup plus précis, la mentionne à deux reprises ⁷⁴.

Οὕτως δ' εὐφυῶς ἴσχει τὰ ρεῖθρα πρὸς ἄλληλα, ὥστ' ἐξ ἑκατέρας τῆς θαλάττης εἰς ἑκατέραν κατακομίζεσθαι, πορευομένων τῶν φορτίων ἐπ' ὀλίγον καὶ διὰ πεδίων εὐμαρῶς· τὸ δὲ πλεον τοῖς ποταμοῖς, τοῖς μὲν ἀναγομένων, τοῖς δὲ καταγομένων.

Ἔχει δέ τι πλεονέκτημα πρὸς τοῦτο ὁ Ῥοδανός· καὶ γὰρ πολλαχόθεν ἐστὶ σύρρους, ὥσπερ εἴρηται, καὶ συνάπτει πρὸς τὴν ἡμετέραν θάλατταν κρείττω τῆς ἐκτὸς οὖσαν, καὶ διὰ χώρας διέξεισι τῆς εὐδαιμονεστάτης τῶν ταύτη.

« En outre, les cours d'eau sont si heureusement distribués les uns par rapport aux autres qu'ils assurent dans les deux sens les transports d'une mer à l'autre, les marchandises ayant à peine à être voiturées par terre, et toujours dans des plaines d'une traversée facile. Le plus souvent, on les transporte par les voies fluviales en choisissant les unes pour la montée, les autres pour la descente.

Le Rhône présente à cet égard un avantage exceptionnel puisque, comme on vient de le dire, il reçoit des affluents venus de plusieurs directions, qu'il débouche sur notre mer, laquelle est d'un plus grand rapport que la Mer extérieure, et qu'il traverse la contrée la plus favorisée de la Celtique. »

Ὁ μὲν γε Ῥοδανός πολὺν τε ἔχει τὸν ἀνάπλου καὶ μεγάλοις φορτίοις καὶ ἐπὶ πολλὰ μέρη τῆς χώρας διὰ τὸ τοὺς ἐπιπίπτοντας εἰς αὐτὸν ποταμοὺς ὑπάρχειν πλωτοὺς καὶ διαδέχεσθαι τὸν φόρτον πλεῖστον. Ὁ δ' Ἄραρ ἐκδέχεται καὶ ὁ Δουβίς ὁ εἰς τοῦτον ἐμβάλλον, εἴτα πεζεύεται μέχρι τοῦ Σηκοάνα ποταμοῦ, κἀντεῦθεν ἤδη καταφέρεται εἰς τὸν ὠκεανὸν καὶ τοὺς Ληξοβίους καὶ Καλέτους.

« Le Rhône, par exemple, peut être remonté très haut, même avec des cargaisons considérables, et permet d'atteindre de nombreuses régions du pays par le fait que ses affluents se trouvent être non seulement navigables, mais aussi aptes à recevoir les plus forts tonnages. L'Arar prend le relais, ainsi que le Doubs, son affluent. Elles sont transportées ensuite par terre jusqu'à la Seine, d'où elles descendent par voie fluviale jusqu'à l'Océan, chez les Lexoviens et les Calètes. »

La route commerciale ainsi décrite par Strabon correspond, au moins jusqu'au Seuil de Bourgogne, très exactement à l'axe nord/sud de Julius Honorius. Les deux auteurs divergent ensuite, Strabon faisant transiter les marchandises par la vallée de la Seine, Julius Honorius privilégiant la trouée de Belfort et la vallée du Rhin ⁷⁵. En réalité, la différence essentielle n'est pas là. Il est important de noter en effet que les ruptures de charge sont omises et toute mention d'un transfert terrestre, indispensable pour passer d'un bassin à un autre et que signale explicitement Strabon, est en quelque sorte gommée, effacée par Julius Honorius. Plutôt qu'ignorance du cosmographe on suggérera que le compilateur ne travaillait pas à la même échelle que le géographe – à moins que nous ne soyons simplement face à une mélecture ou une mécompréhension de la part son élève – : la carte utilisée était de toute évidence à une échelle très inférieure à celle des documents que Strabon ou ses sources eurent en main. On pourrait en trouver, sinon la preuve, du moins un indice, dans la formule utilisée par le compilateur anonyme : *in praesenti (sphaera)*,

73. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 2 et IV, 1, 14.

74. Cet axe transcontinental nord-sud n'existe pas, pour les historiens antérieurs à Strabon au moins. Le Rhône joue un rôle de frontière, comme la Saône, chez César. R. Dion, 1976, « La notion d'Hyperboréens, ses vicissitudes au cours de l'Antiquité », *BAGB*, p. 143-157, y voit deux raisons. D'une part, une connaissance incomplète de la réalité géographique de l'Extrême-Occident : il semble, par exemple, que les Pyrénées ne soient connues comme chaîne de montagnes que peu avant Aristote. D'autre part, l'absence d'organisation commerciale suffisamment claire. Car un autre axe nord-sud, beaucoup plus oriental, était bien connu des Grecs par la tradition des offrandes « hyperboréennes » au sanctuaire d'Apollon à Délos (voir une autre présentation dans A. Ballabriga, 1986, *Le soleil et le Tartare*, Paris, p. 234-237, à partir d'Hérodote, *Histoire*, IV, 33).

75. La succession des cours d'eau chez Strabon : Rhône, Saône, Doubs, Seine, fait problème. Ou bien l'auteur a interverti le noms des deux rivières, peut-être à partir d'un document fautif ou mal interprété (un texte ou une carte qu'il aurait eu en main) ; ou bien la mention du Doubs est un simple ajout, une erreur de sa part et il faut rétablir une séquence plus courte : Saône-Seine. La première solution pourrait bien être la bonne : pour qui travaille livresquement, comme le fait Strabon dans son livre sur la Gaule, l'interversion ne fait aucune difficulté.

« sur la présente carte » ; si, sur cette carte, la rupture ne se voit pas, sur une carte plus précise, d'échelle plus pertinente, elle apparaît certainement.

Une autre explication est cependant possible, qui n'est d'ailleurs pas exclusive de celle qui vient d'être avancée. Analysant l'idée que se faisaient les Anciens – et singulièrement Hérodote – du cours du Danube ⁷⁶, R. Dion a bien insisté sur ce qu'avaient de « fantastique » non pas les trois réalités majeures qui définissent ce fleuve (sources près des Colonnes d'Héraklès/ Gibraltar, passage par Pyrène/Port-Vendres ⁷⁷, embouchure dans le Pont-Euxin/mer Noire), mais l'idée même de placer ces trois réalités géographiques sur un seul et même tracé fluvial ⁷⁸. Mais ce fleuve fantastique – comme le mythique Cydnus qui, aux dires d'Hérodote, V, 51, reliait la région de Tarse, sur le golfe d'Adana, à Suse – correspond à un itinéraire commercial transcontinental bien réel, à la fois terrestre et fluvial : « Dans la pratique des voyages et des transports ont de tout temps été employées des formules géographiquement absurdes mais prisées de tous à cause de leur commodité ⁷⁹. » On admettra ainsi par analogie que, si Strabon, dans son évocation du bassin rhodanien, a eu à cœur de conserver une précision certaine, ses lointains successeurs, Julius Honorius et autres cosmographes, pour des raisons pratiques ou même de simple pédagogie, n'ont pas jugé bon d'entrer dans le détail. Ce que R. Dion exprime ainsi : « Un esprit pratique s'intéressait moins au fleuve Danube qu'au trafic danubien ⁸⁰. »

Raisons pratiques, voire pédagogiques, croyons-nous en effet, plutôt qu'ignorance. Car il est bien difficile d'admettre que ni Julius Honorius ni le Cosmographe anonyme n'avaient pas une connaissance suffisante du cours du Rhône ou de la Saône, qu'ils ignoraient presque tout de la réalité d'un axe qui fut suivi pendant toute la durée de l'Empire par les légions en marche vers la frontière du Rhin. Mais, dans le même temps, cela n'empêchait absolument pas la fidélité aux représentations traditionnelles et pragmatiques, non intellectuelles de cette réalité, comme le remarque R. Dion, représentations qui ne sont pas, il faut y insister, le fait des seuls poètes ⁸¹. La *Tabula Peutingeriana*, avec les caractéristiques qui lui

76. Hérodote, *Histoire*, II, 33-34 : Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρηνῆς πόλιος ῥέει μέσῃν σχίζῳν τὴν Εὐρώπην (οἱ δὲ Κελτοὶ εἰσι ἔξω Ἡρακλέων Στιλέων...)· τελευτᾷ δὲ ὁ Ἴστρος ἐς θάλασσαν ῥέων τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου διὰ πάσης Εὐρώπης. « L'Istros, qui commence au pays des Celtes et près de la ville de Pyrène (les Celtes sont en dehors des Colonnes d'Hercule...) coule en fendant l'Europe en son milieu ; l'Istros finit dans la mer, coulant dans le Pont-Euxin en traversant toute l'Europe. »

77. Sur Pyrène, ville (Port-Vendres ?), puis extrémité montagneuse remarquable sur la mer, enfin chaîne entière, voir R. Dion, 1968, *RPhil*, 42, p. 9.

78. R. Dion, 1968, *RPhil* 42, p. 10. De même, comme le fait remarquer. F. de Izarra, 1993, *Hommes et fleuves en Gaule romaine*, Paris, p. 22, l'*Expositio totius mundi* présente la circulation entre Arles et Trêves comme si ces deux villes se trouvaient sur le même cours d'eau, ce qui n'est évidemment pas le cas si l'on s'en tient à la réalité topographique.

79. R. Dion, 1968, *RPhil* 42, p. 13. La formule de Dion a ici l'intérêt de ne pas être réductrice. Il s'agit bien d'axes de circulation au sens le plus large et non d'axes seulement commerciaux. La position de F. de Izarra, *Hommes et fleuves*, p. 19, qui reprend en la durcissant celle de Dion : « Le schéma fluvial proposé par Strabon était connu des marchands (...) Plus que les rivières elles-mêmes, c'est leur agencement formant réseau qui constitue un formidable instrument commercial », oublie les hommes, fonctionnaires, militaires (et Dieu sait si ces derniers étaient nombreux à circuler, par exemple entre Trêves et Arles) ou simples voyageurs.

80. Le géographe français Élisée Reclus, dans sa *Géographie universelle* (1875-1894), XII, p. 180, cité par M. Clerc, 1927-1929, *Massalia*, Paris, I, p. 397, analysant les récits du voyageur vénitien de la Renaissance Cadamosto qui fusionnait le Géon biblique, le Niger et le Nil dans le Sénégal, soulignait déjà que cette confusion reposait bien sur une réalité, même si celle-ci était partiellement mal rendue : l'intense circulation fluviale au sud de la zone des déserts, avec le Sénégal, le Niger, les affluents du Lac Tchad et du Nil.

81. Que l'on songe, par exemple, à l'étonnant succès de la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie (ca 125 ap. J.-C.). C. Jacob, 1990, *La Description de la terre habitée ou la leçon de géographie de Denys d'Alexandrie*, Paris, en sous-titrant sa présentation et sa traduction par la formule « La leçon de Géographie », a bien montré que cet ouvrage, alors même qu'on reconnaissait le caractère obsolète des informations qu'il contenait, n'a cessé d'être en usage jusqu'au 17^e siècle, quitte à subir des actualisations plus ou moins marquées et pour nous quelque peu inattendues voire inacceptables : apparition de lieux connus dans l'Antiquité mais non cités par Denys (Lutèce), nouveaux pays sur le Vieux Continent, voire invention de l'Amérique, le tout en vers grecs.

sont propres, pose d'ailleurs des problèmes tout à fait analogues. On constate d'une part un décalage entre le tracé des fleuves et rivières et la localisation des villes qu'ils arrosent : Lyon et Vienne, par exemple, ne sont pas installées, sur le dessin, au bord du Rhône⁸². Il y a d'autre part rupture très nette entre les tracés des fleuves tels que nous les connaissons (tels que les Anciens aussi les connaissaient ?) et tels qu'ils sont représentés : par exemple, la Loire et la Saône ont toutes deux leurs sources dans un même massif qui a toute chance d'appartenir au Morvan. Nous ne rentrerons pas ici dans une discussion qui nous entraînerait trop loin. P. Barrière⁸³ a sans doute ouvert la voie en distinguant rivières « réelles » et « lignes d'eau » ; ces dernières sont en fait des axes de circulation pouvant emprunter successivement, avec des ruptures de charges et des changements de bassins, plusieurs vallées différentes auxquelles est attribué un nom unique (cf. en particulier la voie appelée *flumen Garumna*). Il faut cependant rester prudent et, ici comme ailleurs, ne pas tenter à toute force de justifier certaines aberrations qui sont, il faut bien l'admettre, de pures et simples erreurs.

Le canal Saône-Moselle et la liaison Rhône-Rhin

Un événement historique participe de cet effacement progressif de la haute vallée de la Saône au profit des bassins majeurs des fleuves, le projet de creusement d'un canal Saône-Moselle destiné à créer un itinéraire de transport fluvial continu du Rhin au Rhône que nous rapporte Tacite⁸⁴.

Paulinus Pompeius et L. Vetus ea tempestate exercitui praeerant. Ne tamen segnem militem attinerent, ille incoatum ante tres et sexaginta annos a Druso aggerem coercendo Rheno absolvit. Vetus Mosellam atque Ararim facta inter utrumque fossa conectere parabat, ut copiae, per mare, dein Rhodano et Arare subuectae, per eam fossam, mox fluuio Mosella in Rhenum, exim Oceanum decurrerent, sublatisque itineri difficultatibus, nauigabilia inter se Occidentis Septentrionisque litora fierent.

« Paulinus Pompéius et L. Vétus avaient à cette époque le commandement de l'armée. Cependant, pour ne pas laisser le soldat inactif, le premier acheva l'œuvre commencée par Drusus soixante-trois ans auparavant, la construction d'une digue pour contenir le Rhin. Vétus se disposait à relier la Moselle et la Saône par un canal intermédiaire, afin de permettre aux convois venus par mer, puis acheminés sur le Rhône et la Saône, de prendre ce canal et de suivre ensuite le cours de la Moselle pour arriver au Rhin et de là à l'Océan ; on éviterait ainsi les difficultés de la route, et la navigation unirait les rivages d'Occident à ceux du Septentrion. »

D'après Tacite le projet échoua, non en raison d'une quelconque mégalomanie dans sa conception – jamais l'historien latin ne laisse entendre qu'il s'agissait d'une folie –, mais à cause de la jalousie du légat de Belgique, Julius Gracilis. Julius Honorius n'a pas nécessairement gardé mémoire de ce projet, mais ce dernier est en tous cas le signe que, tant dans la représentation de l'espace que dans l'exploitation de cet espace, dès le Haut-Empire explicitement et très vraisemblablement depuis bien plus longtemps dans le passé, les deux vallées, en quelque sorte, ne faisaient qu'une, comme chez lui⁸⁵.

82. De même, à l'époque impériale romaine, une cité peut-elle ériger un milliaire qui ne passe pas sur son propre territoire, mais parfois très loin de celui-ci. Cf. F. Mottas, « Les voies de communication antiques dans la Thrace égéenne », E. Herzog et R. Frei-Stolba éds, 1989, *Labor omnibus unus*, Stuttgart, p. 96 ; J.-C. Decourt, F. Mottas, 1997, « Voies et milliaires romains en Thessalie », *BCH* 121, p. 228-229.

83. P. Barrière, 1943, « Lignes d'eau et lignes de terre d'après la *Table de Peutinger* », *REA* 45, p. 91-105, repris par F. de Izarra, 1993, *Hommes et fleuves*, p. 23-27.

84. Tacite, *Annales* XIII, 53. Voir sur ce point le commentaire de R. Dion, cité *supra*.

85. Rappelons, sur ce même itinéraire, deux projets qui, plus modestes, furent menés à bien : les *Fossae Marianae*, sur le delta du Rhône, creusées par les troupes de Marius (Plutarque, *Vie de Marius*, 15 ; Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, 3, 34), et les travaux de canalisation sur le delta du Rhin réalisés par Drusus (Tacite, *Annales*, II, 8, 1), travaux explicitement mis en rapport avec la tentative de Vétus. Sur ces entreprises, cf. F. de Izarra, 1993, *Hommes et fleuves*, p. 51-54.

Le cours de la Saône

Dans cette présentation, le *topos* littéraire dont César est à l'origine, et qui, rappelons-le, s'appuie sur la réalité sensible, prend tout son sens ou plutôt toute son utilité, la Saône constituant le trait d'union idéal entre la Méditerranée et l'Océan septentrional. Par un glissement progressif, nous sommes passés de la constatation de la lenteur, apparente (*oculis*), mais non ambiguë, du cours de la Saône chez César, à l'affirmation qu'il n'y a qu'un seul fleuve doté de plusieurs noms, avec deux embouchures, l'une dans la mer du Nord, l'autre en Méditerranée, chez Julius Honorius⁸⁶. En quelque sorte, les géographes antiques ont eu la chance de pouvoir s'appuyer sur la réalité pour la travestir sans trop de difficultés. Ce sont des images, des représentations géographiques de ce type qui animent aujourd'hui encore, même si c'est de façon implicite, en arrière-fond, les convictions des partisans d'une liaison Rhône-Rhin, par la Saône, destinée aux péniches à grand gabarit.

Géographie rationnelle et géographie mythique

Cette représentation est en outre facilitée par la proximité des sources de quatre grands fleuves européens, Rhin, Rhône, Danube et Pô (auxquels on peut ajouter, pour ce qui nous intéresse ici, Saône, Doubs et Seine), à l'origine de bien des confusions géographiques mais aussi de constructions mythologiques, fondées à leur tour sur une conception du monde fort ancienne, la connexion universelle des réseaux fluviaux et maritimes.

Cette proximité réelle des sources, quoique à nos yeux et sans doute aussi aux yeux des Anciens toute relative, est mise en valeur par nombre de nos auteurs⁸⁷ qui cependant, dans la plupart des cas, ne les confondent pas, tout de même que Ptolémée lorsqu'il donne leurs coordonnées cartographiques. S'impose ainsi l'image du réservoir central, du château d'eau, puisque les quatre fleuves naissent, comme aussi plusieurs de leurs affluents, dans les Alpes, et partent ensuite dans des directions différentes. Or on sait la charge idéologique de cette image du château d'eau, popularisée dans les écoles de la Troisième République, mais appliquée à notre Massif Central. Pour les Anciens, ce réseau alpin irrigue l'Empire et assure la cohésion de l'ensemble et la circulation entre les parties ; pour les Contemporains, il constitue l'un des facteurs de l'unité européenne, car il permet d'y inclure certains pays de l'est du continent. S'y oppose l'image mythique (celle d'Apollonios de Rhodes) de fleuves jaillissant dans une grotte aux Portes de la Nuit – face aux portes du Soleil oriental, bien sûr⁸⁸ –, qui n'est désormais plus opératoire. Que la Loire⁸⁹, pour ne parler que d'elle, pourtant bien connue et décrite, ait été omise dans cette reconstruction du monde est significatif, précisément, du caractère artificiel de celle-ci : car après tout, le passage du bassin Rhône-Saône au val de Loire, aux dires même de Strabon tout comme dans la réalité, n'est pas plus difficile que les deux autres, et ce fleuve est tout autant navigable ; mais, d'une part, la Loire n'a pas ses sources dans

86. Pour César, comme pour, beaucoup plus tard, Vibius Séquester, le courant est lent mais sûr. Pour Sénèque, la Saône hésite mais coule bien dans le sens pour nous « normal ». Pour Silius Italicus – poète certes –, l'immobilité prévaut. Pour Julius Honorius, le basculement est chose faite. Entendons-nous bien : ce changement progressif de représentation n'implique nullement qu'il y ait eu filiation directe de César à Julius Honorius.

87. Par exemple, *Chrestomathie* de Strabon, C. Müller éd., 1855-1861, GGM, Hildesheim, p. 548 : 'Εκ τῶν Ἀλπεων ῥεῖ ὁ τε Ῥῆνος καὶ ὁ Ἰστρος καὶ ὁ Πάδος καὶ ὁ Ῥοδανός, « Des Alpes coulent le Rhin, l'Istros, le Pô et le Rhône », ou encore Denys le Périégète, vers 292-298. Posidonios, si l'on en croit Strabon (IV, 1, 11 et IV, 3, 2), pensait que Doubs, Saône et Seine également naissaient dans les Alpes. Pour le latin, Pomponius Méla, *Chorographie*, II, 5, 79 : *Rhodanus non longe ab Histri Rhenique fontibus surgit*, « Le Rhône jaillit non loin des sources de l'Ister et du Rhin. » C. Nicolet, 1988, *Inventaire*, p. 262, note 21, souligne à ce propos que les sources du Danube et celles du Nil sont inconnues d'Horace encore, vers 16 av. J.-C.

88. Aviénus installait aux sources du Rhône les Colonnes du Soleil, comme il y avait, au détroit de Gibraltar, celles d'Hercule (v. 646). Mais il corrigeait en quelque sorte cette vision mythologique dépassée en insistant sur la navigabilité du fleuve – depuis sa source, *in ortu et fronte primo* (v. 643), recréant ainsi le grand itinéraire. De même recherchait-on, aux temps d'Auguste, des « Colonnes d'Hercule septentrionales », quand furent lancées, sous la conduite de Drusus, plusieurs expéditions vers le Nord et la Baltique.

89. La *Tabula Peutingeriana*, quant à elle, tend à créer ce même type de zone-source quelque part entre Morvan et Plateau de Langres, en associant alors la Loire et la Seine, comme si son ou ses auteurs voulaient mettre en avant, privilégier un autre axe de circulation.

le même secteur et, d'autre part, elle ne participe pas du grand axe nord/sud⁹⁰. De même et pour des raisons analogues, dans la représentation de l'axe danubien antérieur mis en lumière par R. Dion, il est fait silence sur l'existence de la Garonne⁹¹.

Car c'est bien cette proximité des différentes sources qui fait que, chez Apollonios, les Argonautes peuvent passer sans débarquer de l'Éridan (Pô⁹² ?) au Rhône et... se tromper sur la direction à prendre : Héra, au confluent Rhin/Rhône, les retient de justesse de s'engager sur le cours du Rhin qui les aurait entraînés vers l'Océan. Or c'est justement cette image d'un lien en quelque sorte organique entre le Rhin et le Rhône que nous retrouvons, huit siècles plus tard, chez Julius Honorius, même si la liaison avec l'Orient, nous l'avons dit, est alors coupée.

On ne peut pour conclure s'empêcher de rappeler que cette interconnexion est, dans les conceptions anciennes du monde, chose banale car image même du cosmos. Apollonios, par exemple, signale, à l'Orient, celle du Phasos, de l'Araxe et du Lycos⁹³, tandis que son scoliaste relie la branche occidentale de l'Istros, dans l'Adriatique (qui, à l'est, se jette dans le Pont-Euxin), au grand fleuve de la Grèce du Nord, l'Achéloos. Or cet Achéloos est lui-même, selon une tradition bien établie, en relation avec l'Achéron infernal. La boucle est ainsi bouclée, puisque pour Homère⁹⁴ les quatre fleuves infernaux forment un circuit. Au circuit du monde des morts correspond la connexion générale des rivières du monde des vivants.

La conquête romaine semblait avoir définitivement intégré l'Occident mystérieux à l'*oikoumène* et avait entraîné un basculement des perspectives géographiques. Lorsque ce monde unitaire – celui de la *pax romana*, pour dire les choses à grands traits – se disloque, une coupure franche réapparaît entre l'Occident et l'Orient, qui accentue ce basculement. Lorsque enfin la transmission des connaissances se fait non pas moins assurée mais sur un mode de plus en plus littéraire et sur des bases de plus en plus anachroniques⁹⁵, véhiculant des représentations plus anciennes, alors un nouveau circuit apparaît. Un circuit ou, mieux, un nouvel axe transcontinental Rhin-Saône-Rhône, dessinant cet « isthme français » – non plus gaulois – cher aux géographes français du 19^e siècle et dont F. Braudel a souligné avec force qu'il n'a rien de naturel, mais que c'est, là encore, une représentation issue d'une construction mentale⁹⁶.

90. Cf. C. Seignobos, 1933, *Histoire sincère de la nation française*, Paris, p. 3 : « Les rivières de débit régulier, navigables sur une grande partie de leur cours, forment des voies naturelles qui pénètrent très avant dans l'intérieur et qui, parties de la côte, convergent, en contournant le Massif-Central, de façon que, du point jusqu'où les barques ont pu remonter, il soit facile, par une route de terre assez courte en suivant une dépression naturelle, d'atteindre le cours d'un autre fleuve ; ce qui permet de traverser tout le territoire d'une mer à l'autre. Cette facilité de communications a frappé déjà le géographe grec Strabon ; il y voyait une harmonie créée à dessein par une Providence bienveillante. »

91. R. Dion, 1968, *RPhil*, 42, p. 27-28. Or le rôle de ce fleuve et de l'isthme aquitain pour le commerce de l'étain a été capital.

92. L'identification de l'Éridan est un sujet de controverses au moins depuis Hérodote. On n'entrera pas ici dans une discussion détaillée, qui nous emmènerait trop loin. Rappelons simplement les positions. Pour Eschyle (fragment 73, *Héliades*), l'Éridan (fils de Thétys et d'Océan pour Hésiode, *Théogonie*, 338, qui ne le localise pas) naît en Hibernie et s'identifie au Rhône. Pour Apollonios, c'est un fleuve qui se jette dans l'Adriatique et qui a sources communes avec le Rhône et le Rhin, non nommé, par un émissaire au Septentrion. Hérodote (*Histoire*, III, 115, position reprise par Polybe, *Histoire*, II, 16, 6 et 13-15) ne croit pas en son existence, faute de preuve et parce que ce fleuve des pays barbares porte, pour lui, un nom purement grec. La plupart des auteurs adoptent la solution la plus simple : l'Éridan est le nom mythique, ou simplement ancien, du Pô de leur temps ; voir par exemple Polybe, *Histoire*, II, 16, 6, ὁ δὲ Πάδος ποταμός, ὑπὸ δὲ τῶν ποιητῶν Ἐριδανὸν θρυλούμενος, et Procope, *Histoires*, V, 1, 18, Πάδος τε γὰρ ὁ ποταμός ὄν καὶ Ἐριδανὸν καλοῦσιν. La confusion Rhône/Éridan a peut-être été facilitée par le rapprochement Ῥοδανός / Ἐριδανός, mais on ne saurait s'autoriser de ce rapprochement pour déclarer, comme le fait A. Ballabriga, 1986, *Le soleil et le Tartare*, p. 145, note 206, que le « Rhône était mieux connu au moins de nom, et plus important [*En quoi ? Cela n'est pas dit*], que le Pô par les Grecs du 4^e siècle et des âges précédents ». Nous ne croyons pas non plus aux nombreuses tentatives qui ont été faites jusqu'à une date très récente (en dernier lieu, F. de Izarra, 1993, *Hommes et fleuves*, p. 9-10, qui reprend sans la remettre en cause, une de ces tentatives) pour justifier un passage réel de la nef Argo du Pô au Rhône.

93. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 135 ; exacte correspondance, à l'Orient, de celle que nous étudions ici à l'Occident, cette connexion met en communication la mer Noire et la Caspienne.

94. Homère, *Odyssée*, X, 513-515.

95. La formule est de C. Jacob.

96. F. Braudel, 1986, *L'identité de la France*, Paris I, 3, 1 : « Ne pas exagérer le rôle de "l'isthme français". »

ANNEXE

Textes littéraires mentionnant la Saône et le Rhône

La liste qui suit ne prétend pas être exhaustive ; n'ont été retenus que les textes où les noms des cours d'eau étaient explicitement mentionnés. Nous avons précisé entre parenthèses l'édition de référence quand il s'agissait d'un texte qu'on ne trouvait pas dans les collections usuelles (CUF, Loeb, Teubner) ; pour les renvois à *FGH* (éd. Jacoby), nous faisons figurer dans l'ordre les numéros du tome, de l'auteur, du fragment, suivis de la pagination.

La Saône

- Aethicus Ister, *Cosmographie*, A. Riese, 1878 (réimpr. 1964), *GLM*, p. 81-82, s.v. « Arar ».
- Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 11, 17.
- Anonyme de Ravenne, *Itinéraire antonin*, 242, éd. G. Pinder, M. Parthey, 1860.
- Callisthène, *FGH*, III, 291, 1, 175 (in Pseudo-Plutarque).
- Dion Cassius, *Histoire romaine*, XXXVIII, 32, 4 ; XLIV, 42 ; XLVI, 50, 4.
- César, *Guerre des Gaules*, I, 12 ; I, 13 ; I, 16 ; VII, 90 ; VIII, 4.
- Claudien, *Guerre des Goths*, 295 ; *Contre Eutrope*, I, 404-405, II, 269 ; *Contre Rufin*, II, 111 ; *Panegyrique de Mallius*, 54.
- Clitophon de Rhodes, *FGH*, III, 293, 3, 177 (in Pseudo-Plutarque).
- Constance de Lyon, *Vie de saint Germain*, 23.
- Hérodien (Aélius), *La prononciation générale*, 3, 1, p. 46-47 ; *Sur les formes au singulier*, 3, 2, p. 745, et 936, éd. A. Lentz, 1965.
- Héric, *Vie de saint Germain d'Auxerre*, *PL* 124, col. 1179, v. 108-110.
- Julius Honorius, *Cosmographie*, *GLM*, p. 37.
- Lucaïn, *La Pharsale*, I, 433-434 ; VI, 475-476.
- Némésien, *Cynégétique*, 67-68.
- Pseudo-Plutarque, *Des fleuves*, VI, *Arar*, éd. K. Müller, 1861, réimpr. 1965.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, III, 33.
- Plutarque, *César*, 18 et 26.
- Ptolémée, *Géographie*, II, 10, 2, éd. C. F. A. Nobbe, 1843.
- Sénèque, *Apocoloquintose*, VII, 2.
- Silius Italicus, *La guerre punique*, III, 452 ; XV, 499-501.
- Strabon, *Géographie*, IV, 1, 11 ; IV, 1, 14 ; IV, 3, 2-4.
- Tacite, *Histoires*, II, 59 ; *Annales*, XIII, 53.
- Tibulle, *Idylles*, I, 7, 11.
- Tite-Live, *Periocha* 139.
- Vibius Séquester, *Les fleuves*, s.v. « Arar », *GLM*, p. 145.
- Virgile, *Bucoliques*, I, 62.

Le Rhône

- Aethicus Ister, *Cosmographie*, *GLM*, p. 81-82, s.v. « Arar, Rhodanus, Bicornius ».
- Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 11, 16-18 ; XXIV, 6, 7.
- Anonyme, *Panegyrique de Constantin*, 18.
- Anonyme, *Divisio orbis terrarum*, *GLM*, p. 16.
- Anonyme, *Epitome*, éd. C. Müller 1855-1861, *GGM*, p. 495, IV, 7.
- Anonyme, *Epitome*, *GGM*, p. 502, X, 30.
- Anonyme, *De nominibus locorum, nomina fluviorum*, 22 (*CCSL*, CLXXV).
- Anonyme, *Édit d'Honorius*, p. 460, éd. Carette.
- Anonyme de Ravenne, *Itinéraire antonin*, 242, éd. G. Pinder, M. Parthey, 1860.
- Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 627-634.

- Appien, *Histoire romaine*, préface, 3-4 ; *Guerre civile*, I, 13, 109 ; V, 7, 66 ; *Celtica*, XV, 1.
- Aristote, *Météorologiques*, I, 13, 351 a.
- Artémidore (in Strabon, IV, 1, 8, C 183).
- Athénée, *Les Deipnosophistes*, V, 206.
- Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, X, VII (attribution à Varron).
- Ausone, *Les cités*, X (Arles) ; XIX, 5-8 (Narbonne) ; *La Moselle*, 479-483.
- Aviénus, *Ora maritima*, 620-700, éd. M. Berthelot, 1934.
- Basile de Césarée, *Homélie sur l'héxaéméron*, III 28A.
- Callisthène, *FGH*, III, 291, 175 (in Pseudo-Plutarque).
- César, *Guerre des Gaules*, I, 1 ; I, 2 ; I, 6 ; I, 8 ; I, 10-12 ; I, 33 ; III, 1 ; VII, 65 ; *Guerre civile*, II, 1.
- Cicéron, *Lettres*, X, 9 ; X, 11.
- Claudien, *Contre Rufin II*, 110-112 ; *Contre Eutrope*, I, 404 ; II, 269 ; *Consulat de Mallius*, 53 ; *Consulat de Stilicon*, I, 159 ; II, 393 ; III, 158 ; *Poésies*, XVIII.
- Clitophon de Rhodes, *FGH*, III, 293, 3, 177 (in Pseudo-Plutarque).
- Commodien, *Poème apologétique*, 800-803.
- Constance de Lyon, *Vie de saint Germain*, 23.
- Cornélius Népos, *Hannibal*, XXIII, 4 ; XXIII, 6.
- Dexippe d'Athènes, *Skythika*, *FGH*, IIA, 100, 6, 460.
- Diodore de Sicile, *Antiquités romaines*, V, 22, 4 ; V, 25, 4.
- Dion Cassius, *Histoire romaine*, XXXVII, 48, 1 ; XXXVIII, 31, 3 ; XLIV, 42, 4 ; XLVI, 50, 4 ; LXXV, 7, 3.
- Eschyle, *Héliades*, frgt 73, 73a, p. 189, éd. G. Radt, 1985.
- Euripide, *Phaeton*, n° 73, p. 24-25, *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, éd. A. Nauck, 1889.
- Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, V, 1, 1 ; V, 1, 62.
- Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, 4, 22 ; 6, 17.
- Florus, *Epitome*, I, 37, 4 ; I, 45, 2-3 ; II, 13, 88.
- Fortunat (Venance), *Poésies*, II, 14.
- Héric, *Vie de saint Germain d'Auxerre*, *PL* 124, col. 1179, v. 108-110.
- Hérodien (Aélius), *La prononciation générale*, 3, 1, p. 21 ; 3, 1, p. 47 ; 3, 1, p. 179 ; 3, 1, p. 402, éd. A. Lentz, 1965.
- Hérodore d'Héraclée, *FGH*, I A, 31, 2 a, 214-215 (in Constantin Porphyrogénète).
- Histoire Auguste*, *Vie de Sévère*, XI, 9.
- Horace, *Odes et Épodes*, II, 20, 20.
- Hugues de Flavigny, *Chronique universelle*, *PL* 154, col. 30, 62.
- Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, I, 13, 7.
- Jérôme, *Commentaire sur l'Épître aux Galates*, II, éd. J. Bareille, 1884, 10, p. 271 ; *Commentaire sur Isaïe*, XVII, 64 ; *Lettres*, IV 75, 3.
- Julius Honorius, *Cosmographie*, *GLM*, p. 37.
- Juvenecus, *De laudibus Domini*, *PL* 19, col. 379-381.
- Lucain, *La Pharsale*, I, 433-434 ; IV, 116-117 ; VI, 144-145 ; VI, 475-476 ; IX, 751-752 ; X, 279-280.
- Lydus, *Sur les mois*, III, p. 39, éd. I. Bekker, 1837.
- Martianus Capella, *Noces de Mercure et de la Philologie*, VI, 635, 643.
- Moschion, *FGH*, III B, 575, 2, 675 (in Athénée 5, 40-44).
- Némésien, *Cynégétique*, 67-68.
- Olympiodore, *Commentaires sur les Météores d'Aristote*, 111, éd. G. Stilve, 1900.
- Olympiodore de Thèbes, *Fragments historiques*, v. Sozomène.
- Oppien, *Halieutique*, III, 625.
- Orose, *Contre les païens*, I, 2, 64-66 ; V, 14, 16 ; VI, 7, 14, 21.
- Ovide, *Métamorphoses*, II, 258.
- Paulin de Nole, *Lettres*, 51, *PG* 61, col. 420.
- Philostéphanos, *Scholies à Denys le Périégète*, *GGM*, 2, 289, p. 442-443.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 106 ; III, 4, 33 ; XXXVII, 32.
- Plutarque, *Marius*, 15 ; *Solon*, 2 ; *Sertorius*, 3 ; *César*, 17.

- Polybe, *Histoire romaine*, II, 15, 8 ; II, 22, 1 ; II, 34, 2 ; III, 35, 7 ; III, 37, 7-8 ; III, 39, 7-9 ; III, 41 à 47 ; III, 48, 6 ; III, 49, 6 ; III, 60, 5 ; III, 61, 2 ; III, 64, 6 ; III, 76, 1 ; XXXIV, 10, 5 (frgt Loeb).
- Pomponius Méla, *Chorographie*, II, 5, 79.
- Procopé, *Histoire des guerres*, V, 12, 7 ; V, 12, 12 ; V, 12, 20 et 45 ; V, 13, 5.
- Pseudo-Scylax, *Périple*, GGM, 3-4, p. 17-18 ; 69, p. 58.
- Pseudo-Plutarque, *Des fleuves*, VI, Arar.
- Ptolémée, *Géographie*, II, 8, 17 ; II, 10, 2.
- Scymnos de Chios, GGM, v. 205 s., p. 204.
- Sénèque, *Apocoloquintose*, VII, 2 ; *Questions naturelles*, III, XXVII, 8 ; IV, II, 20.
- Sidoine Apollinaire, *Lettres*, II, 10, 4.
- Silius Italicus, *La guerre punique*, III, 444-465 ; XV, 499-501.
- Socrate le scholastique, *Histoire ecclésiastique*, V, 11.
- Solinus Polyhestor, *Recueil de faits remarquables*, p. 47-48, éd. T. Mommsen, 1864.
- Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, 9, 14.
- Stéphane de Byzance, *Ethniques*, s.v. « Ἀρηντιών, Βιέννος, Ἰβηρία », éd. A. Meineke, 1849.
- Stobée, *Anthologie*, 36, éd. O. Hense, 1958, vol. 3, p. 870-871, n°16 (cf. Callisthène de Sybaris, Pseudo-Plutarque).
- Strabon, *Géographie*, IV, 1, 3 ; IV, 1, 5-8 ; IV, 1, 11-14 ; IV, 2, 1-3 ; IV, 3, 1-4 ; IV, 6, 3 ; IV, 6, 5-6 ; IV, 6, 11 ; VI, 2, 4.
- Tacite, *Annales*, XIII, 53, 2 ; *Histoires*, II, 59.
- Tibulle, *Idylles*, I, 7, 11.
- Timagène d'Alexandrie, FGH, IIA, 88, 13, 322-323 (in Pseudo-Plutarque).
- Timagète, *Scholies à Apollonios de Rhodes*, 627-34 a, p. 289, éd. C. Wendel, 1958.
- Timée, FGH, III B, 566, 69, 621 (in Strabon).
- Tite-Live, *Histoire romaine*, XXI, 24 s. ; XXI, 30, 5 ; XXI, 31, 1-4 ; XXVII, 39, 2-5.
- Varron, cf. Aulu-Gelle.
- Vibius Séquester, *Les fleuves*, s.v. « Rhodanus, Arar », GLM, p. 145, 150.
- Virgile, *Géorgiques*, I, 482 (*scholia bernensia ad Vergilii Bucolica et Georgica*, p. 882, éd. H. Hagen, 1867).
- Vitruve, *De Architectura*, VIII, 2, 6.
- Zonaras, *Annales*, PG 134, VIII, 23 (409), col. 699-700 ; XIII, 6 (13), col. 1123-1124.